



Famille Alessandri (1951), de gauche à droite, Mathieu, Catherine, Dominique, Pierre, Marcel

La Tordue, constitue le premier ouvrage de la deuxième partie des écrits de Marcellu Alessandri di Chidazzu, couvrant la période allant de 1960 à 1980.

C'est un roman datant de 1970, écrit en français, qui n'avait jamais été édité. Il est signé *M. F. Alessandri*, correspondant à ses prénoms ; *Marcel, François*. C'est ici, le texte original fidèlement retranscrit et seulement enrichi de traductions des mots en allemand et en anglais, ainsi que des définitions de sigles et anciennes expressions française.

Ce livre est dédié à mes cousins germains :
Jean-Toussaint
Marthe
Dominique
Pascal
Laurence

Nous suivre :

<https://www.facebook.com/Marcellu.Alessandri.di.Chidazzu>

I

Elle avait vingt ans et s'appelait Lucie. Ceux qui la connaissaient bien ou avaient eu l'occasion de consulter sa carte d'identité, eussent pu vous préciser qu'elle se nommait Lucie Magnard. Cependant, pour tous et pour toutes, à commencer par les siens, ce n'était que « La Tordue ».

Il y a, comme cela, des surnoms qui ne peuvent s'expliquer ou ne s'expliquent que très difficilement. Sobriquets, plus ou moins innocents, qui vous sont octroyés gratuitement par un quelconque plaisantin et repris en chœur par votre entourage. Sans même savoir pourquoi. Uniquement par ce que c'est rigolo et que les gens sont aussi bêtes que méchants.

La n'était pourtant pas le cas. Avec ses jambes trop courtes, couvertes de hideuses et larges cicatrices et arquées comme celles d'un vieux capitaine de cavalerie, son dos prématurément voûté de portefaix, sa poitrine lâche et tombante de mère de famille nombreuse, ses cheveux sales et mal peignés, son visage flétri de prostituée, ses yeux de chien battu et son rire d'attardée mentale, Lucie apparaissait effectivement tordue. Bel et bien tordue, au propre et au figuré.

En somme, une pauvre fille, plus à plaindre qu'à blâmer. Au lieu de cela, tout le monde la moquait et la brimait, la tenant pour responsable de ses disgrâces.

Elle eut été, sans doute, comme les autres si le malheur ne se fût constamment acharné sur elle. Cruellement ébouillantée à six ans par de l'eau de lessive, habituée à courber l'échine sous les coups de trique généreusement distribués par une sordide marâtre, contrainte, au lieu d'aller à l'école, à toutes les servitudes domestiques en plus des durs travaux des champs, abrutie par la peur, privée de toute joie comme de la moindre tendresse, elle avait poussé pareille à un petit animal, repliée sur elle-même, aigrie mais passive devant tant d'injustice. Pour l'instant, en cette froide et humide matinée de février 1944, la Tordue se tenait assise sur sa valise devant la gare de Saint-Omer.

Partout ce n'étaient que ruines et décombres. Depuis quatre ans, les hommes s'étaient acharnés sur ce coin tranquille de sous-préfecture : les Français avaient commencé qui firent sauter le pont du canal pour retarder quelque peu l'avance ennemie. Les Allemands avaient continué qui canonnières la gare et ses environs. Et les Anglais finissaient qui de temps en temps envoyaient leurs bombardiers se faire la main sur les pans de murs qui restaient encore debout, comme pour narguer la folie des hommes.

La gare aux murs délabrés, aux ouvertures béantes, aux plafonds crevés, aux salles nues, était noire de monde cherchant à s'abriter le mieux possible des courants d'air. Il y avait de tout dans cette foule. Des gens du pays vaquant à leurs affaires, des ouvriers travaillant sur les différents chantiers dont l'*Organisation Todt*⁽¹⁾ avait doté la région et d'autres qui étaient venus se ravitailler en haricots secs ou en tabac. Il y avait surtout beaucoup d'hommes en

(1) **L'Organisation Todt (O.T.)**. Était un groupe de génie civil et militaire de l'Allemagne National-Socialiste. Elle portait le nom de son fondateur et dirigeant jusqu'à sa mort en 1942, Fritz Todt, ingénieur et figure nazie importante, en tant que mandataire général pour la régulation de l'industrie du bâtiment (Generalbevollmächtigter für die Regelung der Bauwirtschaft). L'organisation fut chargée de la réalisation d'un grand nombre de projets de construction, dans les domaines civil et militaire, tant en Allemagne, durant la période qui a précédé la guerre et pendant celle-ci, que dans les pays d'Europe sous domination nazie, de la France à la Russie. Presque toutes les grandes opérations de génie civil durant la Seconde Guerre mondiale furent réalisées par cette organisation, dont des usines d'armement, des bases de sous-marins et des lignes de fortifications, comme le mur de l'Atlantique ou la ligne Gustave.

Au cours de la guerre, l'O.T ne comptait qu'un petit nombre de cadres, conseillers techniques et architectes, mais employa un nombre considérable de travailleurs étrangers (1 400 000 en 1944), essentiellement via le travail forcé, dans le cadre du S.T.O. (Service du Travail Obligatoire) géré par Fritz Sauckel (1894-1946).

II

Aufstehn (Debout) ! *Arbeit* (Travail) ! *Aufstehn* !...

L'arme à la bretelle, casqués et bottés, les deux S.K.⁽¹⁾ de service pénétraient dans chaque baraque, donnaient la lumière et faisaient le tour de la chambrée, tout en hurlant :

— *Aufstehn* !... Debout !... *Arbeit* !... Travail !...

Une à une, les têtes émergeaient des couvertures. Les hommes se frottaient les yeux, s'étiraient longuement et, bien à contrecœur, sautaient du lit.

— Sacré Nom de Dieu ! cria une voix, y a pas moyen de roupiller tranquilles !

— Ah ! la la ! Vivement que ça finisse ! Faut passer la nuit aux abris, sans pouvoir fermer un œil, et le matin faut se lever quand même !

— Qu'est-ce que tu veux ? C'est la guerre !

— Ah ! oui ! Elle est belle ta guerre ! Moi, j'en ai marre, marre, archi marre !

— Eh ! Vieux ! T'emballe pas ! On n'y peut rien, nous autres.

— Dis ça aux *frizous*⁽²⁾ et aux *engliches*⁽³⁾, ils s'arrêteront peut-être...

(1) **S.K.** Abréviation de Schutzkommando.

(2) **Frizous.** Surnom argotique dérivé de frisés pour designer les Allemands

(3) **Engliches.** Surnom argotique pour designer les Anglais.

III

*Tout passe dans la vie,
Tout passe avec le temps,
Et l'hiver s'oublie
Quand revient le printemps...*

Fermez vos gueules, là-dedans ! Est-ce que vous êtes ici pour pousser la gueulante ou pour éplucher les patates ?

C'était madame Magnard, que tout le monde appelait Lucienne, qui venait de faire irruption dans la baraque des éplucheuses.

— Ça va, Lucienne, gueule pas tant. On chante mais on épluche...

— On travaille même beaucoup mieux en chantant. La musique rythme les gestes et on avance plus vite...

— Fermez vos gueules, que j'ai dit ! Je ne veux ni chants ni discours. Autrement je dis au *Feldwebel*⁽¹⁾ que vous êtes toutes des feignantes. Ce ne sont pas les femmes qui manquent pour vous remplacer... Toutes se remirent au travail en silence. Lucienne inspecta les tas de légumes, compta quelques sacs remisés dans un coin et sortit en déclarant :

— Vous avez encore deux heures pour finir la journée. Mais vous ne partirez pas avant de m'avoir empli ce baquet. Et, si j'entends encore un rire ou une chanson, je vous envoie le *Feldwebel* !

(1) **Feldwebel**. Signifie le grade militaire de sergent, qui dans l'Organisation Todt sert comme Chef d'un peloton de main d'œuvre.

— Ah ! là là ! s'écria la Maria quand la porte se fut refermée. Qu'est-ce qu'elle ne se croit pas depuis qu'elle est contremaîtresse !'

— Et dire qu'avant c'était la plus feignante d'entre nous !'

— Qu'est-ce que tu veux ? Elle a su plaire au *Feldwebel*. Tandis que nous, nous n'avons plu qu'à des inférieurs. A propos, Loulou, ça va toujours avec ton Hans ?

— Ça va ! Et toi, avec Franz ?

— On ne peut guère mieux ! Mais je crois bien qu'il va changer de secteur ; Pourvu qu'il ne parte pas pour le front russe...

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? Du moment qu'il s'en va, qu'il aille là ou ailleurs...

— Bah ! Ne pleure pas. Tu en trouveras bien un autre. La batterie en est pleine de gars bien balancés...

— Et toi, la Tordue, qu'est-ce que tu attends pour prendre un amoureux ?

Ce fut un éclat de rire général.

— On n'est pas les fermes ici. Tu penses bien que les soldats ont un peu plus de goût que les vachers et autres garçons d'écurie...

— Oui ! reprit Lucie. Mais ce que tu ne sais pas c'est que, moi, je ne voudrais pas coucher avec un boche !

— Oh ! Mademoiselle a des principes ! Pour une Tordue qui a fait l'amour avec tout le canton.

— C'est possible, mais je te répète que je n'ai jamais fait ça avec un boche !

— Parce que les allemands n'ont pas besoin de toi. Non, mais regarde-toi, ma pauvre !

— Qu'est-ce que j'ai ?

— Elle demande ce qu'elle a ! Non, vous l'avez entendue ? Tu te prends sans doute pour une belle gosse ? Tiens, tu connais Oscar, le jeune blond qui vient vider les sacs de patates ? Tu sais ce qu'il m'a dit ?

— Moi, je m'en fous de ce que disent les boches, je ne les aime pas !

— Il m'a dit qu'il préférerait se trouver dans un bois, nez à nez avec dix russes, plutôt que de se voir avec toi dans un lit !

IV

Deux jours plus tard, François Borelli était de retour au camp. Il se rendit immédiatement chez le *Lagerführer*.

— *Heil Hitler ! Morgen*⁽¹⁾, *Lagerführer* !

— *Heil Hitler* ! Bonjour François. Quoi de neuf ?

— Rien du tout. J'ai couru tous les bureaux des différentes firmes. J'ai frappé à toutes les portes. J'ai plus de cent fois répété que les ouvriers étaient vêtus de haillons et chaussés de godasses éculées. J'ai plus de mille fois affirmé qu'il était urgent de faire quelque chose, que j'avais moi, un projet d'atelier avec cordonniers et tailleurs qui travailleraient pour leurs camarades, qu'il suffisait que les firmes assurassent la paie de ces hommes comme s'ils étaient sur le chantier. Rien, rien du tout. C'est comme si j'avais parlé à des momies ou à des portes de prison. Il ne s'est pas trouvé un enfant de cochon pour essayer de me comprendre. J'en suis dégoûté...

— Je t'avais prévenu, François. Au fond, vois-tu tu t'occupes trop des ouvriers, tu prends ton rôle trop à cœur.

— Mais c'est mon devoir ! Si je suis inspecteur social c'est bien pour quelque chose, non ? Allez, cette question-là n'est pas encore définitivement réglée. Je suis dégoûté mais non découragé. Les patrons et leurs représentants n'ont pas fini de me voir dans leurs bureaux. J'irai les emmerder jusqu'au bout et j'aurai gain de cause ou je donnerai ma démission...

(1) **Morgen.** Bonjour.

- Et pour les nouveaux qui arrivent après demain ?
- J'ai fait le nécessaire auprès du maire...
- *Ja*⁽¹⁾ ! Mais il m'a livré que la moitié de la quantité demandée.
- Lui aussi ? Nom de Dieu ! Tous ces cocos-là ont donc juré de me rendre fou ? Dès ce matin j'irai le voir et je vous garantis que j'aurai satisfaction. Pourtant, je n'aime pas beaucoup ce boulot-là...
- Quoi donc ? T'occuper de la paille ?
- Non. Mais, penser à qui elle est destinée. Je vous l'ai déjà dit, Lagerführer. Quand je vois cette baraque entourée de barbelés... Quand je pense que nous allons recevoir des prisonniers, cela me fout le cafard. J'en ai presque honte...
- Tu sais bien, François, que ce ne sont que des prisonniers ordinaires, des condamnés de *droit commun*⁽²⁾ que l'administration met à notre disposition...
- D'accord. Mais bien que je préfère que ce soient des « droit commun », cela me chagrine quand même. Je ne suis jamais senti l'âme d'un *garde-chiourme*⁽³⁾.
- Tu n'auras pas à les garder. Les S.K. sont là pour le faire. Au contraire, tu auras la noble tâche de t'occuper d'eux socialement. Ces hommes, bien qu'ils ne le méritent pas, auront besoin d'être soutenus et réconfortés. Beaucoup plus que les autres. La liberté mise à part tu auras à veiller qu'ils soient traités humainement sur le même pied que les travailleurs libres...
- Pour cela, vous pouvez y compter... Et, à présent, rien de spécial, *Lagerführer* ?
- Rien de spécial, François... Ah ! à propos, sais-tu que s'exerce dans le camp une certain propagande communiste ?

(1) **Ja.** Oui.

(2) **Droit commun.** Le droit commun s'oppose au droit spécial. Il rassemble les règles applicables à toutes les situations qui ne sont pas régies par des règles particulières.

(3) **Garde-chiourme.** La chiourme désignait les équipes de galériens, puis de forçats au bagne, le garde-chiourme désigne le gardien de prison.

V

Dans la petite salle à manger du camp le repas s'achevait. Un à un les convives se levaient et les filles de salle desservaient les tables. Seuls restaient maintenant le *Truppführer* et Janika, la secrétaire.

— Tout un lot de livres est arrivé ce matin...

— Je le sais, Janika. Il ne t'embrouille pas trop ? Je passerai le prendre dans la soirée et je le répartirai entre les garde-baraques. Il m'en faudrait vingt fois plus pour contenter tout le monde...

— Tu en as quand même reçu un drôle de stock depuis que tu es ici.

— Mais, ma pauvre fille, tu ne peux pas te rendre compte comme il a fondu. Entre ceux que les gens égarent ou abîment et ceux que les anglais détruiraient quand ils bombardèrent la bibliothèque, je n'en ai presque plus. C'est comme les jeux, je n'en ai plus que quatre par baraque.

— Dans le fond, les livres et les jeux c'est du superflu...

— C'est toi qui le dis, ma mignonne. Quand un type a passé la journée sur le chantier, la soupe compte pour beaucoup qu'il reçoit en rentrant au Lager. Mais la nourriture corporelle n'est pas tout. Il faut aussi nourrir son esprit. Les soirées sont longues, surtout en hiver. Si les gens n'ont ni jeux ni livres, il ne leur reste plus que le bistrot... Boire de la saloperie et dépenser leur *poignon*... Personnellement je suis ennemi du bistrot et je ne comprends pas que les mouvements ouvriers, syndicats et autres, ne

fassent rien pour en éloigner les travailleurs...

— Il faut pourtant que tout le monde vive, même les bistrots. Ils ont leur utilité...

Ce n'est pas tout à fait mon avis. Quelques cafés sont utiles. Il faut que le voyageur altéré puisse se réconforter avant de poursuivre son chemin. Il faut que l'honnête citoyen puisse discuter d'une affaire personnelle avec quelconque camarade que, pour une raison ou une autre, il ne veut ou ne peut pas inviter à la maison. Mais les bistrots sont trop nombreux dans les quartiers ouvriers, autour des usines et des chantiers. Et trop nombreux sont les travailleurs qui s'y abrutissent totalement et laissent sur le zinc, au détriment de femmes et enfants, la majeure partie de leur salaire.

— Eux seuls en sont responsables...

— Dans une certaine mesure seulement. Car la société a également des torts qui ne leur laisse que ça pour unique distraction. Je suis sans doute une sale bête, mais je crois que le bistrot doit être considéré comme un des premiers et des plus abjects exploiters de la classe laborieuse. Ah ! Il faut les voir, ces gros fainéants, avachis derrière leur comptoir. Il faut voir de quel œil ils lorgnent, le matin, les copains qui se rendent au boulot. Il faut surtout comprendre leur sourire. Ils ont l'air de dire : allez, bande de corniauds ! Allez, gagner ma croûte !

— Alors, François, c'est le moment ?

Là, c'était Paulette qui, ayant fini de desservir, venait de s'asseoir face au couple.

— Le moment de quoi, ma poule ?

— De discuter sérieusement. Tu sais que j'ai quelque chose de grave à te dire.

— Oh ! oh ! Pouffa Janika, quelque chose de grave ? Eh quoi ! ma petite Paulette, serais-tu enceinte par hasard ?

— Ce n'est pas à toi que je parle. C'est à François...